



DANS LES ARCANES DE

Hache comme Histoire



Exécution du parricide Jean Allières au Port-Garaud, 2 mai 1901.
Mairie de Toulouse, Archives municipales, 25Fi23 (détail).

En évoquant « L'histoire avec sa grande hache », Georges Perec a créé, à l'instar de la Mort et de sa faux, une allégorie puissante : la grande Histoire venant trancher, souvent dramatiquement, le cours de la vie des petites gens. Guerres mondiales, civiles, révolutions ont toutes charrié dans leur sillage nombre de destins brisés, à commencer par les propres parents de l'écrivain.

Mais ce sont aussi les petites haches qui parfois font l'histoire, telle celle utilisée par Jean Allières, habitant de Labarthe-sur-Lèze, pour assassiner sa mère dans la nuit du 26 au 27 novembre 1900. Ce n'est pas tant l'horreur du crime ou l'attitude cynique du matricide, mais sa conséquence principale, à savoir le châtimement final, qui devait rester en mémoire. En effet, il donna lieu à la seule photographie connue d'une exécution publique à Toulouse.

Nous évoluerons donc entre la grande et la petite histoire au fil de ce 152^e numéro d'*Arcanes* en commençant par les mythiques escaliers d'Odessa, magnifiés par Sergueï Eisenstein, mais aussi, on le sait moins, immortalisés par le Toulousain Louis Albinet quelques années plus tôt, lors de la campagne d'Orient.

Il sera ensuite question de bobards et autres affabulations de témoins qui émaillent les procédures judiciaires pour crime d'adultère dans la France d'avant la Révolution. En revanche, nul mensonge ne viendra entacher notre brève histoire de l'avènement des Archives en France. Seules certaines légendes seront un peu mises à mal.

Ce ne sera pas le cas de la création mythique des Jeux Floraux à Toulouse, au début du 14^e siècle, célébrée dans un tableau de Jean-Paul Laurens ornant l'escalier monumental de l'hôtel de ville. À cette page d'histoire marquante peuvent s'ajouter toutes les autres pages constituant les *Annales de la ville de Toulouse* rédigées depuis la fin du 13^e siècle jusqu'en 1787. Outre leurs chroniques annuelles, elles recèlent de nombreuses illustrations parfois très utiles aux archéologues.

D'ailleurs, même si nous fermons au public jusqu'au 27 mai prochain pour cause de travaux, tous les amateurs d'histoire et d'archives pourront néanmoins accéder à nos fonds via notre site internet, notre base en ligne et Urban-Hist. Dans l'attente de vous retrouver IRL [In Real Life].

ZOOM SUR

La marche de l'histoire

La découverte d'un fonds d'archives s'accompagne, bien souvent, de son lot de surprises et d'étonnements. Très récemment, celui du photographe toulousain Louis Albinet (1850-1938) a encore frappé.

Après avoir évoqué les apparitions inattendues à l'image de son ombre lors d'un précédent billet, cette fois, c'est celle de cet escalier monumental qui est restée solidement ancrée dans ma mémoire. Nos lecteurs cinéphiles ont peut-être déjà une petite idée, mais aujourd'hui on voyage à Odessa, et je vous raconte à quel point une seule photographie peut avoir le pouvoir de témoigner si subtilement de l'histoire.

En 1925, une scène mythique de l'un des monuments de l'histoire du cinéma, *Le Cuirassé Potemkine*, fait entrer dans l'Histoire les 192 marches de l'escalier Richelieu d'Odessa. Réalisé par Sergueï Eisenstein, le film raconte un épisode historique de la Russie : la révolte et la mutinerie de l'équipage du Cuirassé Potemkine survenues pendant la révolution de 1905, considérées comme prémices de la Révolution d'Octobre 1917.



Campagne d'Orient, Odessa (Ukraine). L'escalier de Richelieu aujourd'hui baptisé "escalier du Potemkine", 1918-1919, Louis Albinet – Mairie de Toulouse, Archives municipales, 87Fi1012.

Ce long-métrage, en plus d'être pour l'époque une véritable prouesse technique usant d'un des premiers travellings du cinéma, est surtout réputé pour être une des œuvres de propagande majeure du 20^e siècle. Sous la demande du gouvernement soviétique en place, l'auteur romance et transforme l'histoire, usant de procédés esthétiques révolutionnaires, pour appuyer la nouvelle philosophie idéologique en place.

Attendez, pas la peine de vous essouffler en grim pant à toute allure ces 142 mètres qui s'étendent entre ces deux différents récits d'une seule et même histoire. Prenons tout de même un peu de temps pour faire une pause, et arrêtons-nous sur un des neuf paliers intermédiaires pour écouter celle de Louis Albinet, l'auteur de cette vue stéréoscopique sur plaque de verre. Au cours de la Première Guerre mondiale, le photographe est mobilisé sur le front d'Orient et intègre le Service Archéologique de l'Armée d'Orient. Dans ce cadre, il produit une importante quantité de clichés et nous fait voyager en Grèce, allant de Salonique à Delphes, puis en Turquie, pour terminer sa course, en mars 1919, dans la ville d'Odessa. Peu avant son retour en France, il nous dévoile l'atmosphère hivernale de cette ville et arpente ses avenues enneigées. Situé en contrebas de cette enfilade interminable de marches, il double de quelques années le réalisateur russe, et révèle cet ouvrage architectural qui deviendra, des décennies plus tard, si célèbre.

Croyez-le ou non, les escaliers ont bien des histoires à nous raconter. Je ne peux d'ailleurs pas m'empêcher de terminer cet article par une de mes dernières trouvailles, encore signée de la main de Monsieur Albinet. Il nous emporte avec lui à Sienne, en Italie, en compagnie de sa très chère épouse. Qui sait, peut-être que cet escalier fort photogénique, mis en valeur par les douces lumières des vacances, ainsi que la pose de Juliette Albinet vous évoqueront quelques belles histoires et raviveront les scènes les plus marquantes issues de vos films ou séries favoris.



[Fou, ou possédé, cabriolant sur son lit]. Gravure anonyme, vers 1659. Rijksmuseum, Amsterdam, inv. n° RP-P-OB-81.862.

DANS LES FONDS DE

... à dormir debout

Dans l'inépuisable fonds d'archives des affaires criminelles des capitouls, nombre de situations décrites, tant par les plaignants que les témoins, nombre d'excuses fournies par les accusés, donnent quelquefois matière à de véritables histoires à dormir debout sorties tout droit de l'imagination des uns et des autres. Les plus flagrantes se trouvent dans les plaintes pour cas (supposés) d'adultère. Là, les plaintes portées par les maris¹ donnent déjà le ton : invariablement leurs épouses volages se prostituent outrageusement, dilapident les biens du foyer et, pour la bonne mesure, s'arment de poignards, de pistolets et de poison afin se débarrasser de ces maris gênants. Tout ceci n'est que rhétorique attendue, bien loin de la réalité et, finalement, assez peu efficace.

Lors du procès fait à Honorée C. en 1772 ; la plainte portée par Joseph Dardene, son mari, est en tout point conforme à cette norme, si ce n'est qu'en plus l'épouse, un temps enfermée au couvent du Refuge², s'en est évadée « par le secours de ses draps et de quelques personnes inconnues qui lui tinrent la main pour cet effet »³. Mais le meilleur reste à venir : en effet, les témoins soigneusement choisis par les plaignants, s'en donnent à cœur-joie. C'est à qui inventera avoir assisté aux scènes les plus scabreuses, presque orgiaques. La chose est d'autant plus perceptible lorsqu'il s'agit de jeunes témoins qui, quelquefois peu au fait des choses de l'amour, s'ingénient à inventer des situations qui défient les lois de la mécanique des corps et de la gravité.

Nous vous en ferons grâce ici, nous bornant au seul cas de mademoiselle de L, fille d'un conseiller au parlement, et épouse de monsieur de P., substitut du procureur général au parlement⁴.

En 1741, après avoir quitté son mari pour la deuxième ou troisième fois dans l'année, supposément pour rejoindre un comédien, elle aurait vidé les armoires de la maison conjugale. Jusque là, tout reste plausible. Et voilà que les témoins viennent déposer. Ils se complaisent à lui attribuer une troupe entière de galants, mais cela reste timide, on ne leur a rien vu faire ensemble. Voilà qui est gênant dans un tel procès. Heureusement pour monsieur de P., la déposition de Jeanne G. vient à point : selon elle, mademoiselle de L. serait enceinte du fameux comédien, mieux, ils auraient fait cela au nez et à la barbe du mari alors qu'il dormait profondément. Et puis vient le pompon : « elle avoit toujours eu des galans depuis l'âge d'onze ans, auquel tems elle étoit penssionnaire à Grenade. Que pour sortir du couvent elle se frottoit les bras et les mains avec des orties pour se faire venir du mal, disant à la supérieure du couvent qu'elle avoit la gale et qu'elle avoit besoin de s'aler baigner ».

D'autres témoins, plus timides pourtant, évoquent qu'un escalier dérobé, qu'une porte condamnée que l'on fait rouvrir, qu'un déguisement d'amazone ; bref, nous sommes littéralement transportés dans un roman ; à tel point que l'on pourrait presque imaginer que ces témoins ont lu l'Histoire de dom B..., ouvrage licencieux précisément édité en cette même année 1741.

Trois siècles plus tard, nous ne pouvons qu'être fascinés par ces contes souvent immoraux, mais qui finalement portent en eux une morale : le mensonge exagéré ne paie pas, puisque quasiment aucun de ces maris n'arrivera à obtenir gain de cause devant les capitouls ; pire certains se voient ensuite poursuivis pour diffamation et subornation de témoins.

1. Les femmes ne peuvent pas poursuivre leurs époux sur ce chef d'accusation.

2. Lieu de « pénitence » pour les femmes mariées.

3. A.M.T., FF 816/2, procédure # 026, du 23 février 1772.

4. A.M.T., FF 785/3, procédure # 062, du 2 mai 1741.

L'histoire des Archives

Étymologiquement, le mot « archives » désigne à la fois le bâtiment qui conserve les archives (dérivé de archaïon, résidence des archontes) et les documents en eux-mêmes (archaia « choses très anciennes »). Ce double sens est repris par Jacques Derrida pour qui l'archive (notez le singulier), venant de arké, est à la fois le commencement et le commandement.

L'institution des archives serait, elle, née en 1194 lorsque Philippe Auguste, défait par Richard Cœur de Lion, perd ses archives à la bataille de Fréteval. Le roi de France, qui selon la coutume se déplaçait avec ses archives, se retrouve alors sans les titres justificatifs de son pouvoir – sceau, registres du fisc, lettres – soit les documents par lesquels les habitants de Normandie se reconnaissent vassaux. Il est donc en difficulté pour prélever l'impôt. À son retour à Paris, Philippe Auguste fait reconstituer ses archives et décide qu'elles ne le suivront plus dans ses déplacements.

Cet événement est présenté comme fondateur dans l'histoire des archives en France, parce qu'en décidant de sédentariser ses archives, Philippe Auguste donne naissance au Trésor des chartes. Les travaux des archivistes paléographes, Yann Potin et Olivier Guyotjeannin, montrent que cet événement relève de la légende dans le but de justifier l'absence d'assise documentaire de la dynastie capétienne. La rédaction du premier cartulaire de Philippe Auguste commence en effet en 1205.

Cependant, sous le règne de Philippe Auguste, les pratiques archivistiques ont bien évolué. La conservation des documents qui fondent les droits du roi sur son royaume devient plus systématique. Et c'est finalement vers 1230 que le palais royal de Paris devient le lieu unique de conservation des Archives.



Moulage du premier grand sceau de Philippe Auguste
[PHILIPPVS*DI*GRA* / FRANCORVM*REX*].
Archives Nationales, J 168 n° 3.



« La fête des Jeux Floraux » de Jean-Paul Laurens.
Phot. Stéphanie Renard, 2016 (c) Ville de Toulouse ;
(c) Inventaire général Occitanie, IVC31555_20163100454NUCA.

DANS MA RUE

Histoire de poésie, une célébration de la « fin'amor »

En montant les marches en pierre de l'escalier monumental du Capitole, le visiteur est immédiatement confronté à l'histoire locale grâce à un décor monumental sur toiles marouflées. Il se décline en trois panneaux illustrant un événement fondateur pour Toulouse en tant que cité des Arts : la création des Jeux Floraux, concours de poésie en langue occitane.

Ces panneaux peints par le maître toulousain, Jean-Paul Laurens (1838-1921), illustrent la première cérémonie qui se déroula il y a 700 ans, le 3 mai 1324. Arnaud Vidal, le vainqueur de cette première joute poétique, debout sur une estrade, déclame ses vers devant les 7 troubadours créateurs du concours. Des tribunes débordant de spectateurs ont été installées dans le verger des Augustines, dont le couvent se situait hors la ville comme le dévoile la présence des hauts murs de l'enceinte. Sur la première volée de marches, les deux panneaux latéraux, de format réduit, servent d'introduction à la peinture principale.

Suite à cette séance initiale, le consistoire du Gai Savoir est formé et décerne au vainqueur une violette d'or, promouvant ainsi l'art poétique des troubadours.

Au début du 16^e siècle, la figure de Clémence Isaure symbolisant la « fin'amor » et la tradition courtoise, apparaît. Cette femme qui aurait légué sa fortune à la ville pour l'organisation des Jeux Floraux, devient la muse de cette cérémonie. Le peintre Paul-Albert Laurens rend hommage à cette représentation légendaire en peignant « le couronnement de Clémence Isaure » sur le plafond de l'escalier.

Devenue Académie des Jeux Floraux en 1694 par décision royale, elle célébrera cette année le 7^e centenaire du couronnement du premier poète occitan et donnera lieu à une exposition à la Bibliothèque d'Étude et du Patrimoine.

SOUS LES PAVÉS

On nous raconte des histoires

Sous l'Ancien Régime, la commune de Toulouse publiait ce que l'on a maintenant l'habitude d'appeler des "Annales", pour immortaliser les actions les plus remarquables de l'administration de l'année passée. Mais, quand on consulte ces manuscrits, on s'aperçoit que les titres originels de ces chroniques annuelles utilisent plutôt le terme "Histoires".

On les embellissait aussi avec des enluminures où les archéologues peuvent faire quelquefois leur marché. Pour exemple, nous présentons ici l'illustration montrant une tour qui défendait l'ancien pont de la Daurade, rebâtie durant l'exercice 1437-1438. Image précieuse car, même si la pile qui la supportait existe encore, cette tour fut rasée en 1734. Malheureusement, beaucoup de ces enluminures ont été détruites lors d'un autodafé pendant la Révolution. On sait d'ailleurs qu'on perdit à cette occasion la représentation de l'écroulement du Pont Vieux en 1485, qui aurait pu constituer un témoignage exceptionnel sur cette structure mal connue.

Les textes mêmes de ces "Livres des Histoires" abondent évidemment d'indications utiles pour reconstituer Toulouse disparu. Il faut toutefois rester prudent. Ces bilans étaient rédigés par un administrateur dont on peut se douter qu'il avait été témoin d'une partie des événements qu'il décrivait. Et pour le reste, il pouvait s'appuyer sur les procès-verbaux des délibérations des conseils municipaux.

Mais la synthèse conduit parfois à des approximations. Les Annales nous apprennent, par exemple, que l'on construisit un nouveau pont, dit de Clary, en 1613. Jeté sur la Garonne entre l'île de Tounis et le quartier Saint-Cyprien, elles nous disent aussi qu'on acheta la maison du teinturier Guillaume Pinel que l'on démolit pour aménager l'entrée du pont. Démolie ? Pas si sûr, en tout cas pas tant que ça. Si l'historien se plonge dans les archives les plus précises dont il dispose, c'est-à-dire les devis de travaux, il comprendra alors que, si le rez-de-chaussée de la maison fut bien dégagé pour servir de passage, ses deux étages furent néanmoins laissés en place. L'archéologue pourra ainsi, au lieu d'indiquer faussement que la maison Pinel fut détruite en 1613, nous apprendre que l'on inventa, cette année-là à Toulouse, un nouveau concept architectural : la maison-pont.



Portraits des capitouls et tour occidentale du pont de la Daurade, anonyme, Chronique 132, 1437-1438, Annales manuscrites de la Ville de Toulouse, 1er Livre des Histoires, 1352-1516. Mairie de Toulouse, Archives municipales, BB273.



Angoulême (Charentes). 1968. Un rédacteur au travail.
Jean-Paul Escalettes – Mairie de Toulouse,
Archives municipales, 42Fi3602.

EN LIGNE

Histoire du soir

Il était une fois un homme qui vivait dans le grenier d'une toute petite maison au milieu de piles de vieux papiers qu'il triait le soir, à la lueur de la bougie, ses petites lunettes rondes au bout de son nez. La journée, il explorait des souterrains en quête d'idées. Il rêvait de devenir un grand personnage, de ceux dont l'Histoire se souvient et il cherchait dans les sous-sols humides des traces d'un passé encore inconnu qui lui permettraient de devenir célèbre et riche.

Un jour qu'il errait avec sa lampe frontale dans un lieu qu'il n'avait pas encore exploré, il poussa une porte et se retrouva dans une pièce accueillante où l'éclairage le guidait vers un fauteuil confortable.

Intrigué, il posa sa frontale, son sac et s'installa. Rapidement, il naviguait entre les fonds anciens et contemporains, surfant sur les notices d'ouvrages, téléchargeant des photographies. Lorsqu'il découvrit UrbanHist, son enthousiasme approcha le délire euphorique. Il avait trouvé le graal, un gisement de matière brute qu'il ne lui restait qu'à interpréter pour en faire des kilomètres d'histoires. Il allait devenir écrivain et il puiserait dans les fonds l'inspiration qui lui faisait tant défaut.

En voyant les photos de la construction de l'école de son enfance il pensait déjà à des contes avec des personnages terribles. À moins qu'il ne les utilise pour ses polars, qu'il enrichirait certainement avec Meurtres à la carte. Mais pour ne pas se restreindre à un public trop sanguinaire il élargirait aux histoires à dormir debout, il trouverait bien un fantôme ou deux pour alléguer ses dires. En cas d'insuccès, il savait que la grande Histoire lui assurerait un fonds de commerce non négligeable et qu'il pourrait ensuite s'endormir avec des histoires de gros sous. Voire de très gros sous. Chassée au galop, l'histoire naturelle reviendrait sur le devant de la scène et, sous une clameur unanime, il s'en irait se reposer sur une péniche du canal où le bercement des clapotis lui permettrait d'alimenter ses histoires d'eau. Ces pensées lui faisaient tourner la tête, il se sentait ivre tel un bateau pris dans un maelstrom de données. Son avenir était assuré, il quitterait son grenier dès le lendemain et viendrait nous rendre visite en salle de lecture après la réouverture, à partir du 27 mai 2024.

MAIRIE DE  TOULOUSE

La lettre d'information *Arcanes* est éditée par la Mairie de Toulouse. L'utilisation de tout contenu (image, média, texte) est soumise à autorisation. Les contenus de la lettre d'information *Arcanes* sont donnés à titre informatif, et n'engagent en rien la responsabilité de la Mairie de Toulouse.

Contributeurs : Archives municipales : J. Aklil, P. Gastou, C. Javierre, G. de Lavedan, E. Manuelian, S. Renard ;
Atelier du patrimoine : M. Comelongue, L.-E. Friquart.

✉ Si vous souhaitez recevoir *Arcanes* chaque mois dans votre messagerie, inscrivez-vous sur <https://www.archives.mairie-toulouse.fr/>